A PROPOS D'ENGRAIS

La mère nourricière des végétaux (la terre) ne donne rien sans espoir de retour ; elle ne fait que des avances et compte sur la restitution. Une plante sauvage doit restituer tôt ou tard ce qu'elle emprunte au sol pour faire sa tige, son bois, ses feuilles, ses fruits. Ce qui est sorti de la terre est appelé à y retourner ; en sorte que cette terre, au lieu de s'appauvrir, s'enrichit, puisqu'elle reprend non-seulement ce qu'elle a prêté, mais aussi ce que l'atmosphère a prêté de son côté. En un mot, la plante qui emprunte pour croître, rembourse capital et intérêt en mourant et en pourrissant sur place. Voilà pourquoi, d'année en année, les friches et les forêts s'enrichissent ; voilà pourquoi l'on boise et l'on gazonne les terrains pauvres pour les améliorer.

Mais du moment où nous enlevons au sol, pour notre usage et pour celui de nos bêtes, les arbres ou les herbes qu'il produit naturellement, nous empêchons évidemment la restitution de ce qu'il a prêté ; nous lui dérobons ce qui lui revient de droit, et si nous continuons d'agir ainsi pendant un certain nombre d'années, il arrive qu'à force de prendre et de ne rien rendre, nous épuisons les provisions. C'est ce que font la plupart des défricheurs de tous les pays. Les cultivateurs européens qui, les premiers, allèrent se fixer dans l'Amérique du Nord, sur les bords de l'Ohio, par exemple, y trouvèrent, à ce qu'on dit, outre les forêts séculaires, des herbages séculaires aussi, s'élevant à hauteur d'homme, puis mourant, se décomposant et renaissant chaque année de leurs propres débris. Ils mirent le feu dans les forêts et dans les herbages mêlés de broussailles, afin d'en avoir plus tôt fini, d'y amener plus tôt la charne et d'entreprendre une culture régulière. Les terrains qui, depuis le commencement du monde, avaient reçu, en remboursement de leurs avances, le bois mort, les feuilles mortes et les brins pourris, et nous ne savons combien de génération d'arbres et d'herbes, étaient d'une richesse incroyable et semblaient inépuisables. Cependant, au bout d'un demi-siècle et parfois en moins de temps, la fertilité baissa et, de nos jours, on rencontre en Amérique des contrées totalement épuisées, et là-bas, comme ici, on reconnaît l'inconvénient des emprunts successifs qui ne sont pas suivis de restitution.

Donc, pour maintenir la fertilité d'un terrain, il faut absolument lui rendre une partie de ses récoltes ou quelque chose d'équivalent.

FAITS DIVERS

Un forçat, à Cayenne, obtint la permission d'épouser une prisonnière ; mais, comme il était veuf, le gouverneur lui dit qu'il était nécessaire d'obtenir l'acte de décès de sa femme. Il s'adressa aux autorités, mais sans obtenir de réponse. Le forçat insistait pour que la cérémonie ne fût pas plus longtemps reculée ; le gouverneur lui dit alors :

« Mais qui peut prouver que votre première femme soit morte ? » La réponse du forçat fut conclusive : « Je suis ici pour l'avoir assassinée, » dit-il.

Une curieuse aventure est arrivée une de ces nuits dernières, rue Montmartre.

Un ivrogne passait, le sieur Philippe Bochon, domicilié 123, rue Saint-Jacques. Pendant qu'en titubant il va d'un côté à l'autre du trottoir, il heurte à un passant attardé.

— Tiens, pochard ! gronde le passant. Et il lui lance dans la figure un si formidable coup de poing que l'ivrogne, tout saignant, tombe par terre.

Pendant que le passant brutal s'enfuit, on accourt à l'aide du pauvre diable, on le porte chez un pharmacien, et là, ô surprise ! on découvre qu'un magnifique diamant—évidemment détaché d'un chaton de bague appartenant au passant—est resté dans la plaie.

Ce diamant ne vaut pas moins de quatre mille francs, dit l'*Événement*. Bochon se déclare prêt à recevoir d'autres coups de poing au même prix.

LE DINER DES GRANDS PERSONNAGES.—Le maréchal MacMahon est frugal et ne fait jamais d'observations au sujet des plats qu'on lui sert. Il boit modérément, mais il aime beaucoup les fruits.

La reine Victoria mange peu, mais elle aime le bœuf et les pâtisseries.

L'empereur de Russie aime le gibier et boit largement du vin de Bourgogne et du vin de Champagne.

Le roi de Prusse boit n'importe quels vins, Marcobrunner, Liebfraunmilch et Roederer (champagne). C'est un convive rond et joyeux. Il aime le bœuf et les entremets sucrés.

L'empereur d'Autriche est un mangeur sérieux. Il préfère le bœuf et le mouton à la volaille. Il boit des vins de Bordeaux.

Victor-Emmanuel a un appétit robuste ; il se régale de petits oiseaux ; il ne touche jamais aux sangliers qu'il tue. Il affectionne le vin de Bourgogne.

Le roi de Hollande est un grand mangeur. On peut lui donner n'importe quoi avec du saumon et du vin vieux. Sa cave est la mieux montée qu'il y ait en Europe.

Le roi des Belges a un estomac de moineau. Il ne peut manger qu'en très-petite quantité ; il mange de préférence des oiseaux arrosés de vin de Bourgogne.

Le roi de Hanovre aime le faisan, le coq de

bruyère, le jambon fumé, les vins du Rhin et de la Moselle.

Le roi de Portugal est un pauvre convive ; il mange peu et boit très-peu.

Le comte de Chambord a bon appétit ; il mange et boit ce que son médecin lui prescrit, et il ne s'en porte que mieux.

Le comte de Paris ne dédaigne ni les bons morceaux ni les vins rouges ni les vins blancs de France.

Les princes de Bade, de Wurtemberg et de Bavière boivent beaucoup moins qu'ils ne mangent, parce que la bière ôte l'appétit.

—Les dernières statistiques portent la population du globe à environ quinze cent millions. C'est en Asie que demeure la grande majorité de la race humaine. Les quatre-septièmes de la population du globe habitent ce vaste continent ; l'Europe vient ensuite avec plus d'un cinquième, puis l'Afrique avec un septième et l'Amérique et l'Australie pas même pour un quinzième.

C'est en Europe que la population est la plus dense ; on y compte 82 personnes par mille carré ; en Asie il y en a 48, en Afrique 17½, en Amérique 5½ et en Australie 12. Comme on le voit, il y a encore beaucoup de place sur cette motte de terre que nous appelons le globe terrestre pour plusieurs millions d'habitants. Les alarmistes qui prétendent que bientôt la terre ne pourra plus contenir ses habitants, sont encore loin de la vérité.

Il y a dans le monde 215 villes où la population atteint et dépasse 100,000 habitants ; 29 ont une population de 530,000 ou plus, et 9 seulement atteignent ou dépassent un million. Quatre de ces villes sont en Chine. Voici les cinq autres : Londres, 3¼ millions ; Paris, 2 millions ; New-York et Brooklyn, 1½ million ; Vienne et Berlin, chacune 1 million.

L'opinion générale des statisticiens est que la vie moyenne de l'homme a considérablement augmenté depuis cent ans, du moins dans les pays civilisés. Il est aussi démontré que les maladies épidémiques ne font pas aujourd'hui d'aussi terribles ravages qu'autrefois ; cela est dû aux progrès faits dans l'art médical surtout depuis le commencement de ce siècle.

UN LUGUBRE DOMINO.—Le supplément du *Figaro*, reçu par la dernière malle européenne, renferme une excellente nouvelle sur les *Bals de l'Opéra* de Paris, due à la plume élégante de M. Camille Debans. Nos aimables lecteurs nous sauront gré de reproduire l'une des mille anecdotes qui émaillent le récit entraînant du spirituel écrivain. La voici :

Un soir de février 1721—c'était le 17 si j'ai bonne mémoire—six masques se présentaient pour entrer au bal. Deux d'entre eux tenaient des flambeaux, comme s'ils avaient escorté une personne de qualité.

Les quatre autres portaient sur leurs épaules un brancard où se trouvait un homme également masqué et revêtu d'un domino violet.

Cette idée de venir au bal masqué en civière eut d'abord un succès énorme. Les quolibets et les lazzi pleuvaient sur le chemin des porteurs, qui s'avancèrent gravement, sans un mot, sans un sourire.

A chaque pas qu'ils faisaient la foule grossissait autour d'eux et tout le monde s'attendait à quelque curieuse parade.

Enfin, ces silencieux et funèbres valets purent pénétrer dans la salle. Pendant les flots de spectateurs qui s'étaient précipités au devant de lui, le cortège, toujours avec la même gravité, se dirigea vers le beau milieu du bal.

Une fois arrivés là, les porteurs déposèrent le brancard et se retirèrent tranquillement.

Cela devenait de plus en plus original, de plus en plus singulier. L'homme, étendu de son long dans son domino, ne bougeait pas plus qu'un terme.

Les plaisanteries, les mots salés, les invitations burlesques se succédèrent rapidement. Une jeune femme s'approcha et offrit au masque de danser avec elle un menuet.

L'homme ne répondit pas. Il gardait un silence terrible et une immobilité plus effrayante encore. On se regarda. Qu'est-ce que cela voulait-dire ?

Quelqu'un alors lui enleva son masque, et l'on aperçut avec terreur la face blême d'un cadavre, dont les yeux éteints semblaient fixer avec étonnement la joyeuse assemblée.

On arracha le domino et l'on trouva un poignard planté dans le cœur du malheureux.

Je pense que, pour le bon vieux temps, voilà une histoire qui ne pêche point par la fadeur, et cette manière de se débarrasser d'un cadavre vaut à coup sûr les plus ingénieuses inventions des assassins modernes. Les six valets ne furent jamais retrouvés.

—Voici des détails sur le désastre qui vient de semer la désolation dans tout le pays de Galles :

Dans le village d'Albertillery, une explosion, due à l'imprudence d'un ouvrier qui avait allumé sa pipe à l'aide de la lampe de sûreté, a eu lieu et a tué d'un seul coup trente de ses camarades.

On a trouvé un père et ses trois fils absolument carbonisés. Un garçon, qui en a été quitte pour un évanouissement, a été relevé dans un état singulier : le gaz enflammé l'avait complètement dépouillé de ses habits sans effleurer la peau.

Des milliers d'habitants sont accourus à l'endroit de la catastrophe.

Des scènes déchirantes ont lieu chaque fois que l'on remonte les cadavres. Dix-sept victimes ont été reconnues. Une jeune fille, fiancée d'un des mineurs, est parvenue, à la faveur

de l'obscurité, à se faufiler parmi les explorateurs, et ce n'est qu'en arrivant au fond du souterrain qu'elle a été reconnue.

Cinq minutes après, elle retrouvait son fiancé. Il était noir et défiguré. Elle s'est jetée sur cette forme inanimée, et, lorsque ses camarades ont voulu dégager le cadavre de son étreinte, elle était morte.

On craint que le nombre des victimes ne soit de beaucoup au-dessus des conjectures officielles.

COQUETTERIES ET COQUETTES.—Dire que la coquetterie n'est que le désir de plaire, c'est en donner une idée fautive. La coquetterie ne saurait être ce sentiment, puisqu'elle ne rend pas meilleur et ne perfectionne point le caractère. La coquetterie est le désir d'inspirer de l'amour sans en ressentir soi-même. Nous lui donnerons pour unique base la vanité, ainsi que le manque de jugement, l'insensibilité, la folie que la vanité traîne à sa suite. Une femme commence par désirer d'abord qu'on la trouve belle ; bientôt elle veut qu'on le lui dise ; peu après, c'est à une préférence exclusive qu'elle aspire ; vient ensuite l'insuffisance des hommages, ce sont les passions qu'il faut exciter ; rien ne lui coûte pour y parvenir ; la jalousie, la haine contre les personnes de son sexe la mettent au pouvoir de l'autre.

Le premier qui compara la coquette au conquérant fut un homme de sens ; ils marchent de pair : tous deux ont mis leurs joies dans le désordre, dans les maux d'autrui ; ils n'examinent ni la nature des obstacles qui leur sont opposés, ni la nature du succès qu'ils se proposent. Tous deux veulent s'abuser d'abord sur les moyens qu'ils emploieront, puis sur le but qu'ils veulent atteindre. Le conquérant est le plus sensé ; il se promet du repos un jour, et l'étendue du globe terrestre étant connue, il limite ses travaux d'après la proportion de la terre ; il calcule sur la possession du tout et meurt ordinairement avant d'en avoir dévasté un huitième. La coquette ne se borne point : les générations se renouvellent, son esprit les envahit, et s'il dépendait d'elle, la trompette qui les réunira dans la vallée de Josaphat sonnerait une charge contre les ressuscités, que les temps antérieurs au sien lui auraient dérobés. La coquette ne s'arrête ni devant les pleurs d'une mère, ni devant la colère d'un époux, ni devant la honte d'un fils, ni devant l'indignation et le mépris du monde. Ce que l'on appelle communément honte et déshonneur, s'élève à ses yeux comme un trophée ; elle s'enivre de la vie sédentaire, du travail des mains, du silence, de l'économie, du repos des champs, des soins de la famille ; elle fuit la vue des infirmités et de la vieillesse ; le mensonge, la calomnie lui sont familiers, et elle réunit l'indiscrétion, l'astuce et la perfidie, présentant aux yeux de la religion, de la morale et de l'humanité, l'être le plus monstrueux et le plus déplorable à la fois. L'avilissement et la misère accompagnent souvent ses derniers moments, et il est rare qu'elle meure résignée. Telle est la voie funeste où la légèreté, le goût des louanges frivoles entraînent d'abord une jeune femme, et que l'orgueil, l'envie, une aberration inexplicable lui font ensuite parcourir.

FACHEUX.—Un correspondant du *Free Press* d'Ottawa, dit que cet hiver sera fatal pour beaucoup d'animaux. On a tué des renards, dit-il, tellement maigres qu'ils avaient la peau collée aux os ; les perdrix sont ennuigées ; les originaux ont de la difficulté à trouver de quoi vivre ; les rats musqués meurent le long des rivières et des ruisseaux, la glace ayant bouché l'entrée de leurs huttes ; en un mot, la perspective est des plus lugubres pour les chasseurs.

MORT HORRIBLE.—Sarah Ann Newland, âgée de 32 ans, demeurant à Oregon, Mo., était assise près d'un poêle très-chaud lorsqu'elle fut prise d'un accès d'épilepsie et tomba en avant la poitrine sur le poêle. La contraction des muscles attira sa tête sur le côté opposé du poêle, et elle demeura ainsi, on ne sait combien de temps, rôtissant lentement à mort. La position dans laquelle elle était quand on la trouva, indique qu'après l'accès passé, elle marcha vers son lit et que là, essayant en vain de se coucher, elle fut saisie d'un autre accès et tomba la poitrine sur le pied du lit et la figure sur le lit.

Son père, découvrant de la fumée dans le haut de la maison, monta l'escalier et cherchant à tâtons vers un seau d'eau sur sa fille brûlée. Elle souffrit l'agonie la plus violente jusqu'à ce que la mort vint la délivrer. Elle ne parla qu'une fois après avoir été trouvée ; ce fut pour demander de l'eau à son père. Elle mourut en proie à des convulsions terribles.

UN ASSAUT DE DÉLICATESSE.—Un prêtre bien connu pour son zèle et son dévouement vint, il y a quelque temps, trouver un riche banquier pour lui parler d'une affaire pressante : « Monsieur, lui dit-il, vous avez perdu il y a quelques mois un portefeuille contenant dix mille francs. Je ne viens point vous remettre cette somme complète, mais je remplis à la fois la mission d'avocat et celle de confesseur. Je restitue ce qui reste de vos valeurs, et j'intercede pour le malheureux qui se les appropriées. Il est jeune, il fut entraîné. La vue de cet or lui fit voir toutes les jouissances qu'il aurait sous la main s'il le conservait frauduleusement. Il chercha les jouissances les plus humaines et les plus tristes. Les plaisirs qu'il poursuivait le conduisent à la mort. En ce moment, il expire dans les bras de sa pauvre mère. Je viens implorer le pardon du pécheur et vous restituer ceci. »

Alors le prêtre présenta au banquier un portefeuille contenant des valeurs étrangères, plus six billets de cinq cents francs souscrits par la mère à une année de date, afin que son enfant n'emportât pas de remords dans la tombe. Cette femme était dans une médiocrité voisine de la misère.

Le banquier eut les larmes aux yeux. « Monsieur l'abbé, dit-il, je reprends ces valeurs qui m'appartiennent, mais je refuse le prix que cette malheureuse mère veut mettre à mon indulgence. Dites-lui que, m'associant à sa douleur, je suis heureux de lui prouver non-seulement mon peu de rancune contre son fils, mais l'estime que je fais de tant d'abnégation et de dévouement maternel. »

Le prêtre alla porter au chevet du mourant ces consolantes paroles, et l'enfant prodige mourut en paix, tenant les mains de sa mère dans les siennes et bénissant le nom de l'homme généreux qui adouçait l'amertume de sa dernière heure.

—On a découvert en Russie un remède assez étrange contre la calvitie ; c'est ni plus ni moins que l'huile de pétrole raffinée, appliquée à la tête tous les trois jours. La manière dont cette découverte a été faite est aussi étrange que le remède lui-même. Un domestique qui avait peu de cheveux et qui était employé à entretenir des lampes, avait l'habitude de se passer les mains dans les cheveux. Il fut étonné de constater au bout de trois mois que son chef s'était couvert d'une magnifique chevelure noire et bien garnie. De là la découverte qui a été annoncée au monde scientifique par le consul anglais à Nicolaïeff, Russie méridionale.

UN ASSASSIN FACETIEUX

Les journaux de France sont remplis de détails sur un meurtre commis récemment à Paris, et qui a causé une excitation extraordinaire. L'assassin nommé Billoir, après avoir tué sa femme à coups de pieds et de poings, a coupé le cadavre en morceaux et l'a jeté partie dans les égouts de la ville, partie dans le fleuve. Un journal, au sujet de ce meurtre, rapporte la curieuse histoire que voici, relativement à un assassin célèbre du 17^{ème} siècle :

Il y eu au 17^{ème} siècle, si je ne me trompe, un coquin plus original que Billoir. Ce fut le légendaire Jean de Falaise. Il avait entassé crimes sur crimes, et la justice ne pouvait lui arracher un aveu. A la barbe des gendarmes du Châtelet, il chantait toute la journée. Quand on lui disait à brûle-pourpoint :

— C'est vous qui avez assassiné le mercier de Croix du Trahoir !

Il répondait en cabriolant :

— Turlututu turlurette, tire lire lire lon la ! On lui donna la question avec le « petit cheval », ce qui était le comble de la curiosité judiciaire ; il chanta des refrains si cocasses, que les bourgeois eux-mêmes s'assouffaient de rire.

Enfin, n'en pouvant rien tirer, on décida qu'il serait pendu par la gorge au lieu où avait été commis le crime qu'il ne voulait point avouer, c'est-à-dire à la Croix du Trahoir.

Il arriva sous la potence, frétilant autant que peut frétiller un drôle qui s'est déjà tordu sur le « petit cheval » et chantant à plein gosier des refrains à faire pouffer le peuple.

Les pénitents noirs chantaient leurs psaumes au pied de l'échelle.

— Voilà, dit Jean de Falaise, des airs à porter le diable en terre. Faites silence, gens de la cageule, et vous, monsieur le prévôt, écoutez !

On aurait entendu voler une mouche.

— Voyons, reprit le condamné, est-ce vrai qu'on ne peut rien refuser à un pauvre homme qui va mourir ?

— Oui, oui, criaient cinq ou six mille voix.

— Parle, mauvais garçon, dit le prévôt, faisant signe au bourreau de surseoir à sa funèbre besogne.

Jean de Falaise s'assit sur le troisième échelon :

— Ce que j'ai à demander, dit-il, est bien peu de chose.

— Voyons ! voyons ! répondirent le prévôt et les sergents.

— Voilà ! toute ma vie j'ai chanté le rigodon et la rigodaine. Je voudrais au moins en chanter un couplet à ma dernière heure, mais il faut que tout le monde, les curieux, les sergents, M. le prévôt, M. le bourreau, et même les pénitents noirs chantent avec moi.

La foule répondit par un grand éclat de rire.

Le prévôt était en belle humeur :

— Allons, chante ! s'écria-t-il.

— Vous êtes un amour de prévôt, dit Jean de Falaise. Et le condamné chanta le premier couplet de la chanson populaire :

Quatre bandets, dans un pré.
Broutaient l'herbe tendre !
Hi han ! hi han ! hi hé !

Tout le monde se mit à chanter avec lui :

Hi han ! hi han ! hi hé !

Le couplet fini, Jean de Falaise reclama le silence :

— Je meurs guilleret, cria-t-il ; à ma dernière heure j'ai entendu braire plus de dix mille ânes à la fois !

La foule furieuse voulut l'écharper. Mais déjà le pauvre Jean de Falaise avait la hart au collet et tirait la langue d'un compau. Versons un pleur !